

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3011.

SAMEDI 4 SEPTEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA COMMUNION SUR LE FRONT

Nous avons déjà donné quelques-unes de ces photographies émouvantes qui montrent nos soldats assistant à la messe, dite le dimanche, dans quelque endroit du front, sur un autel de fortune. En voici une plus saisissante encore où l'on voit nos héros recevoir — avec quelle ferveur! — la communion à quelques mètres de leurs tranchées, sur lesquelles pleuvent les marmites ennemies.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

MASCARILLE I^{er}, ROI DE PRUSSE

Ceci étonnera ; il est arrivé à Guillaume II de formuler un jour une grande vérité : c'est lorsqu'il affirma qu'il était « le total, la synthèse, de tous les princes de sa race ». Quand on lit les chroniques de la monarchie prussienne on est frappé de constater, en effet, que le Kaiser actuel amalgame en son caractère et en son tempérament les traits distinctifs de tous les souverains de sa famille qui ont régné sur ce turbulent pays, depuis Albert l'Ours, le lointain ancêtre, jusqu'à Frédéric III de lymphatique mémoire, en passant par ce Frédéric de Hohenzollern, l'homme au gros canon, fameux pour avoir, l'un des premiers, promené par l'Europe une pièce d'artillerie d'énorme calibre au moyen de laquelle il battait monnaie en menaçant de pulvériser tous les châteaux forts des margraves ses rivaux.

Nul n'ignore, par exemple, la désopilante manie de l'Empereur dont la garde-robe contient plus de quinze cents costumes : il est vrai que, en revanche, il ne possède que six chemises, fidèle en ceci à une vieille tradition de sa famille, datant de l'époque où le linge était coûteux et où les rois de Prusse étaient pauvres. Ces quinze cents costumes sont, pour la plupart, des uniformes ; Guillaume en possède autant qu'il y a de régiments dans son armée ; et comme il est colonel honoraire d'une quantité de corps bavarois, autrichiens, espagnols, turcs, wurtembergeois, saxons, suédois, il se déguise, suivant l'occasion, en militaire de toutes ces nationalités, persuadé qu'il fait ainsi honneur à ses puissants alliés. Mais Guillaume n'a pas que des uniformes : on l'a vu revêtir la robe du pasteur, quand l'idée le prend de prononcer un sermon ; s'il chasse, il s'habille en tyrolien, avec le chapeau de feutre mou, orné d'une plume de coq de bruyère ; on l'a vu aussi en marin, en turc, en seigneur du temps de Louis XV, en toge, en manteau d'hermine, en héros wagnérien, en armure moyenâgeuse, et, quand il entreprit son voyage à Jérusalem, il emporta, dans ses valises, une robe blanche, pour se promener, en Christ, au jardin des Oliviers !

Eh bien, cette folie de cabotinisme est manifestement un héritage reçu, en vertu des lois mystérieuses de l'atavisme, d'un de ses ancêtres, celui qui, le premier, porta le titre de roi de Prusse, Frédéric I^{er}, monarque falot et oublié, mais dont la figure présente des analogies surprenantes avec celle de son successeur d'aujourd'hui.

On sait que ce Frédéric, ayant prêté son armée à l'empereur Léopold pour aider celui-ci dans la guerre dite « de succession d'Espagne », réclama, en échange de ce service, la permission de transformer son modeste titre de simple électeur en celui de roi de Prusse. Nul en Europe ne songea à s'inquiéter de cette ambition puérile : un roi de Prusse ! cela faisait rire ; et l'on ne voyait aucun inconvénient à satisfaire la vanité du hobereau brandebourgeois. Comme on ne se gênait pas avec lui, on le fit attendre.

Enfin le bienheureux courrier arriva. L'électeur qui avait failli mourir d'impatience fut sur le point de trépasser de joie en ouvrant la dépêche qui le faisait roi, et tout de suite il décréta que tout prussien qui, par inadvertance ou vieille habitude, le traiterait d'Altesse au lieu de Majesté, paierait une amende d'un ducat.

Aussitôt les habitants de Königsberg, ville choisie, en raison de son nom qui signifie *Montagne du roi*, pour être le théâtre du couronnement, virent, à leur grande stupéfaction, circuler dans leurs rues des hérauts d'armes revêtus de dalmatiques de velours bleu, sur lesquelles étaient brodées les armes du nouveau royaume. Ces hérauts montaient des chevaux, superbement harnachés, dont les housses, traînant à terre, étaient de brocards d'argent, parsemées d'aigles et de couronnes d'or. Deux timbaliers et vingt-quatre trompettes les précédaient. Frédéric lui-même, au jour fixé, couvert d'un manteau de velours cramoisi, brodé d'or et de pierreries, pénétra dans la salle du sacre et monta sur un trône aux deux côtés duquel étaient placés, sur des tables d'argent,

les insignes de sa dignité : il prit de ses mains la couronne, la posa sur sa tête, pour bien désigner par ce geste qu'il ne la tenait que de Dieu, ce qui n'illusionna personne car on savait les platitudes et les humiliations que cet accessoire lui coûtait. Défilé des margraves, des chevaliers, des seigneurs. La reine arrive à son tour et se prosterne aux pieds de son époux, ainsi que l'exige le programme, encore qu'elle n'ait pour ce pauvre mari aucune considération et que, depuis longtemps elle l'ait jugé comme un piètre sire. Après une visite à la chapelle le cortège sort enfin sur la place où rôtit un bœuf entier, farci de volailles, de quartiers de mouton, de lièvre, de cuissots de chevreuil et autres *délicatessen* ; deux fontaines versent du vin par des robinets en forme de becs d'aigle ; les maréchaux de la cour s'approchent du roi et lui présentent une tranche de bœuf sur un plat d'or. Sa Majesté daigne goûter ensuite au vin des fontaines, qui lui est servi dans un gobelet, d'or également. Puis le signal des illuminations est donné, et Frédéric parcourt les rues dans un merveilleux carrosse qu'escortent des courtisans, des gardes du corps, des trompettes et des halbeardiens.

La trace que laissa dans les souvenirs populaires cette pompe carnavalesque resta si vivace que nul des successeurs de Frédéric I^{er}, — sauf celui qu'on appelle le vieux Guillaume, — ne se risqua à la rééditer : aucun d'eux ne fut couronné ; et si Guillaume II renouça, lui aussi, à cette solennelle investiture, soyez persuadés qu'il agit ainsi dans l'impossibilité où il se trouvait de surpasser, ou même d'égaliser, sans ruiner ses peuples, le légendaire et luxueux exemple du premier de ses prédécesseurs.

D'ailleurs Frédéric I^{er} ne devait pas en rester là : l'ambition de ce pauvre roitelet, récemment couronné, était tout simplement d'éclipser Louis XIV, bien persuadé que rien n'est plus facile, en y mettant le prix, que de jouer le rôle de Roi-Soleil.

D'abord il singea, dans son accoutrement, son grand collègue de France ; les Berlinoises, peu au courant des modes de Paris, ne comprenaient pas pourquoi leur nouveau maître ne se montrait que la tête couverte d'un énorme paquet d'étoupes. On leur apprit bientôt que c'était là ce qu'on appelait une perruque, et que les gens de qualité ne devaient point quitter cet ornement encombrant. Frédéric y demeura strictement fidèle, ainsi qu'à une masse de rubans, de croix et de pendeloques qu'il portait sur ses habits : l'un de ses premiers gestes ayant consisté à improviser toutes sortes d'ordres de chevalerie, l'ordre de l'*Aigle noir*, l'ordre de la *bonne amitié*, l'ordre de la *générosité*. Il ne faut pas oublier que ce premier roi prussien était malingre, bossu et boiteux, ce qui ne contribuait pas peu à faire de lui une caricature. La reine, sa femme, qui aimait les beaux hommes, fussent-ils dénués de perruques et de décorations, ne se privait pas de railler celui qu'elle surnommait *son Esope* : « — Leibnitz, disait-elle crûment, veut m'apprendre ce que c'est que les infiniment petits ; a-t-il donc oublié que je suis la femme de Frédéric I^{er}, ou s'imagine-t-il que je ne connais pas mon mari ? »

Le grotesque souverain, peu soucieux de ce que son entourage disait ou pensait de lui, ne perdait pas un seul instant de vue son but qui était de rendre jaloux le grand roi dont tous les poètes de France célébraient la gloire. Quand sa femme mourut, ce fut pour lui une grande joie, car il trouvait là une occasion de donner libre cours à son faste. Et puis il pouvait enfin réaliser son rêve, d'avoir, lui aussi, une *Maintenon*. Il fit choix pour ce rôle envié d'une petite grisette d'Emmerich, fille d'un cabaretier, qu'un caprice de hobereau avait faite comtesse de Worttemberg, et ils comptèrent parmi les plus heureux de la vie de Frédéric, les jours où il eut à ordonner la maison de la *maîtresse du roi*, maîtresse en titre, bien entendu, ce qui soulevait nombre de questions de préséance que le Mascarille était heureux d'arbitrer. Au vrai, il était fou, non pas fou furieux, mais fou mégalomane et c'est à ce titre que M. le docteur Cabanès l'a fait figurer dans la curieuse galerie des ancêtres de Guillaume II, en une étude qu'il vient de publier sous ce titre : *Folie d'empereur — une dynastie de dégénérés*. Frédéric I^{er} se retrouve ainsi d'actualité, car sa vésanie compte dans le

pesant atavisme du kaiser actuel, autant que la brutalité du roi sergent, ou que la démenche de Frédéric-Guillaume IV.

Seulement, ça coûte gros de jouer au grand souverain et de copier Versailles, lorsqu'on n'est que le vague chef d'une peuplade à demi-sauvage, sans ressources, sans commerce et sans trésor. Pour satisfaire ses caprices, il fallait à Frédéric beaucoup d'argent, et on doit reconnaître qu'il apporta à s'en procurer une ingéniosité remarquable. Avait-il lu Molière ? C'est douteux. Pourtant, après avoir excellé dans le rôle du prétentieux M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, il fut hors de pair dans celui d'Harpagon. Il mit un impôt sur tout. Chacune des têtes de ses sujets était taxée ; mais en plus il taxa la perruque après l'avoir rendue obligatoire. Un timbre, dont la valeur pouvait atteindre jusqu'à cent thalers, fixé de façon apparente à l'échafaudage des faux cheveux, justifiait de l'acquittement de cette contribution singulière. Les hauts bonnets des femmes n'échappaient pas à la vigilance du fisc : pas davantage les bas, les chapeaux, toutes les parties du vêtement et tous les artifices de toilette. N'étaient exemptés de la taxe que les habits, déjà portés, des étrangers et les souliers *des enfants au-dessous de trois ans* ! Et pour être assuré que les contribuables ne pousseraient point l'astuce jusqu'à faire durer trop longtemps leurs vêtements, l'Etat prussien se réservait le monopole de la fabrication des brosses afin que fussent mises seulement en circulation des brosses dont le crin était si dur qu'il élimait en peu de temps les draps les plus résistants.

Les aliments de quelque genre qu'ils fussent se trouvaient, bien entendu imposés ; mais il fallait payer encore le droit de les acheter : seuls les agents des contributions avaient pouvoir et permission de tuer les cochons, et comme tout ceci ne suffisait pas encore à l'entretien des beaux hérauts d'armes en velours bleu et des superbes timbaliers à manteau de drap d'or, Frédéric, soucieux de ne point renoncer à son luxe, se fit délibérément faux monnayeur.

Les chroniques de la cour de Prusse ont rendu fameux le nom de l'alchimiste de Frédéric I^{er}, aventurier de marque qui se faisait passer pour napolitain et appeler le comte de Cajetano. Cet homme se flattait de remplir la cassette du famélique roi de Prusse à l'égal des coffres du grand Mogol. Traité royalement, logé dans un palais, comblé de présents, défrayé de toute sa dépense, sous prétexte d'études préliminaires, Cajetano consentit enfin à une expérience décisive qui eut lieu en présence du roi et de toute la cour. Le creuset fut placé sur le feu ; et on y jeta quelques ingrédients mystérieux, on laissa cuire, puis refroidir, et on trouva, au fond du récipient un petit, un tout petit lingot que les orfèvres déclarèrent être d'or le plus pur. Frédéric s'en montra si heureux qu'il nomma sur le champ son alchimiste *major général de l'artillerie*. Ce qui n'empêcha pas, du reste, le dit alchimiste d'être pendu quelques mois plus tard, alors qu'il fut prouvé et établi qu'il s'était joué de la naïveté du roi et que, lors de l'expérience publique, il avait subrepticement glissé, dans la casserole magique, un louis de France destiné à jouer le rôle de pierre philosophale.

Frédéric ne se consola jamais, et son esprit demeura, de ce coup, un peu brouillé. Un jour, il s'écria : « — J'ai vu la dame blanche ! » et il trépassa sur-le-champ. La *dame blanche* est, comme on sait, un spectre qui se montre aux princes de la famille des Hohenzollern, lorsque l'heure de leur mort a sonné, ou quand quelque grand désastre les menace.

C'est pourquoi, depuis que « ça tourne mal », les bourgeois de Berlin, aussi incrédules que superstitieux, lèvent, en passant sur le pont de la Sprée, les yeux vers le vieux château, pour voir s'ils n'apercevront pas, errant derrière les fenêtres de l'antique demeure, le fantôme annonciateur des catastrophes, celui-là même qui apparut à Frédéric I^{er}, « le rival jaloux de Louis XIV ». G. LENOTRE.

A toute réclamation, ou à toute demande de changement d'adresse, nos abonnés sont priés de vouloir bien joindre la bande d'envoi du dernier numéro.



CE N'EST PAS LUI ! — La photographie que nous reproduisons ici, circule depuis quelques semaines, sous un format microscopique, dans les principaux pays neutres, où elle est répandue à profusion pour montrer dans quelle intimité cordiale le Kronprinz allemand vit, dans les tranchées, avec ses soldats. Péril subterfuge ! Si on agrandit cette photographie, comme nous l'avons fait, et si on la regarde avec quelque attention, on s'aperçoit vite que le personnage revêtu du costume des hussards de la mort, n'est qu'un très approximatif sosie du Kronprinz !



NOS PLUS RÉCENTS PRISONNIERS. — Après un violent combat, nous venons de prendre un grand nombre de prisonniers. Ils attendent leur départ pour l'arrière. Les fantaisies du Kronprinz laisseront désormais ceux-là indifférents : ils ont le vivre, le couvert et l'immunité assurés pour quelques mois au moins.



UN FORTIN FRANÇAIS AUX CARRIÈRES DU LINGE. — Après une lutte vaillante, qui a duré plusieurs jours, nos troupes viennent de reconquérir la crête du Linge, en Haute-Alsace. Nous avons immédiatement organisé cette position sur laquelle les Allemands lancent opiniâtrément d'incessantes contre-attaques que nous repoussons sans la moindre défaillance.

LA POURSUITE DE NOTRE OFFENSIVE EN ALSACE

Ainsi que je le disais récemment, nous devons aujourd'hui, répéter avec plus d'assurance que jamais, en constatant les progrès de notre action en Alsace : « Nous y sommes ! Nous y resterons ! »

Nos troupes de l'armée des Vosges ont poursuivi leur succès au Ban-de-Sapt. Les Allemands ayant lancé, à la date du 16 juillet, quatre attaques successives contre les positions qu'ils avaient perdues sur les hauteurs de la Fontenelle, leur échec a été complet.

Ménées avec un effectif équivalent, les attaques françaises du 24 et du 25 juillet enlevaient tous les ouvrages ennemis, à l'ouest de Launois et nous nous emparions des premières maisons de ce village, tuant ou capturant la garnison allemande

de ces positions. L'ennemi n'a réagi que faiblement. Nous avons fait prisonniers onze officiers et huit cent vingt-cinq hommes, pris huit mitrailleuses, un lance-bombes et une grande quantité de fusils, de grenades et de cartouches. Les prisonniers paraissaient infiniment déprimés par la continuité des échecs qui leur ont été infligés dans cette région où la supériorité de notre infanterie s'est nettement affirmée. Fantassins et chasseurs ont su imposer leur volonté à un adversaire qui attendait cependant leur attaque.

La conquête des sommets du Linge par nos vaillants alpins est encore un brillant fait d'armes bien propre à nous réjouir.

L'un de nos stratéges les plus avertis a signalé l'importance pour nous de la possession des crêtes alsaciennes, en nous démontrant comme quoi lorsque les montagnes, telles les Vosges, sont d'une altitude praticable, les manœuvres tactiques les

plus favorables se développent sur les lignes de faite et non dans les « corridors » formés par les rivières, que jalonnent les nombreux points d'appui des villages.

Or, les sommets du Linge forment précisément le seuil d'une région sylvestre et sauvage, et la progression des « diables bleus » en ces parages pourrait préparer à de plus nombreuses et plus puissantes unités, la route de Colmar. Patience : nous y viendrons.

D'un combattant qui prend sa bonne part de cette ardente lutte j'ai reçu les détails suivants qui ont le mérite d'avoir été vécus :

« — Depuis le 1^{er} juillet, nous sommes campés dans le petit village de P... qui est comme une dent mordant les lignes allemandes. Au commencement, tout allait bien. Les habitants étaient affables et parlaient correctement français, un asile, tenu par des sœurs, contenait une collection



LA PRIÈRE DE L'ALSACIENNE. — C'est dans la vieille église de Thann que les obus allemands ont maintenant presque anéanti. Parmi les pierres, les gravats et les débris de toutes sortes, devant l'autel se dressait naguère, une vieille alsacienne est venue prier. On peut supposer que ce n'est pas le vieux bon dieu allemand du Kaiser qu'elle invoque. Elle prie pour la France, réinstallée en Alsace, et avec d'autant plus d'ardeur que, pour la deuxième fois, elle voit le conquérant de jadis à l'œuvre, poursuivant son idéal de violences et de ruines.



SUR LES HAUTEURS DU LINGE. — Nos chasseurs construisent une tranchée de seconde ligne sur la pente de cette hauteur que nous venons de conquérir.

de petits vieux et de petites vieilles tout à fait pittoresques. Le calme de ces lieux n'était troublé que par un bombardement journalier sur les côtes voisines. Les vieux, clopin-clopant, rentraient le foin, et venaient allumer leur pipe au foyer de nos cuisinières, avec de petits gestes puérils... Les petites vieilles se livraient elles aussi à la tâche quotidienne.

« ...Tout cela est parti par un triste soir où le vent soufflait, un ordre étant venu d'évacuer le village. Et tous ces paysans si attachés à la glèbe, ces hospitalisés qui comptaient terminer là leur vie paisible, durent, pleurant, geignant, gagner la frontière française, emmenant leurs bestiaux et leurs hardes... Nous faisons notre possible pour encourager ces pauvres gens ; mais leur peine était

trop grande, et nous ne savions pas trouver les mots nécessaires...

« Pendant quelques jours, rien ne se déclancha, mais il fallut enfin nous installer aux avant-postes. La cave d'une maison brûlée nous y servit de chambre à coucher. Toutes les deux heures, nous nous levons pour aller prendre la faction dans la tranchée.

« Les Boches ont leur ligne à cinq cents mètres de la nôtre, ainsi que deux fortins qui ne seront pas faciles à enlever, à en juger par la profusion de fils barbelés que l'on a placés au devant d'eux. Les balles sifflent de tous côtés; de temps en temps, un schrapnell nous oblige à nous terrer...

« Le 20, dès le matin, le concert commence ; cent dix pièces de tout calibre tirèrent, crachant

la mort et la destruction sur la position qu'il s'agit de conquérir.

« Les deux crêtes du L... sont enveloppées d'un nuage de fumée. Il semble que tout va s'écrouler là-bas... Le spectacle est terrible. Tout est battu par l'artillerie. On distingue le martèlement des mitrailleuses...

« Nous avons conquis la position.

« Mais tout n'est pas fini et, depuis lors, ce ne sont qu'attaques et contre-attaques de nuit et de jour...

« Oui, nous avançons toujours. Nous avons le dessus ; mais quels ravages ! Combien de morts, combien de blessés ! Quelle lutte terrible parmi les roches et les sapins abattus !

« La prise de cette position nous fait faire un grand pas en avant et si tout marche ainsi sur les autres points du front d'Alsace, nous ne mettrons plus longtemps avant de fouler la plaine du Rhin ».

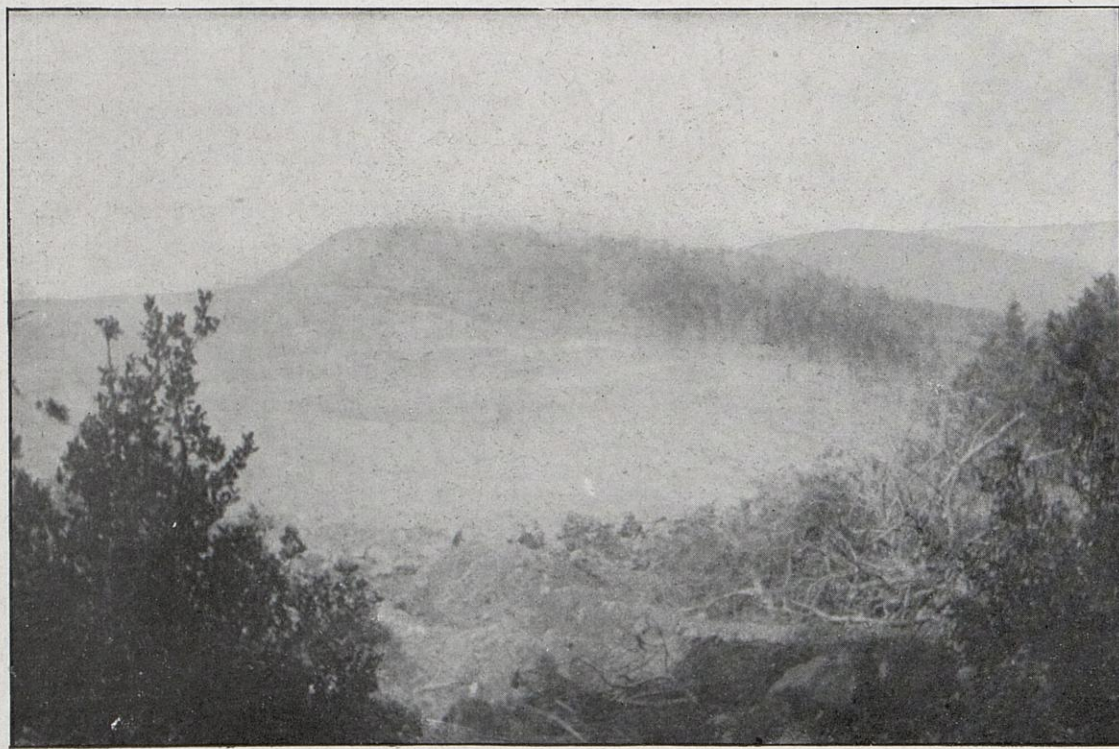
Si j'ai cité ces lignes, c'est autant pour la saveur qu'elles empruntent aux circonstances dans lesquelles elles ont été écrites, que pour bien montrer la belle confiance et l'état d'âme de tous nos braves soldats qui, lorsqu'on fait mine de louer leur héroïsme disent qu'ils ne font que leur strict devoir et que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Un Alsacien de vieille roche, M. Emile Hinzelin, a tracé, d'autre part, un saisissant tableau du cher pays qui redevient français. En évoquant la résurrection de ces belles contrées dont le nom seul fait battre d'émotion tous les cœurs, il dit la beauté pathétique qu'empruntent à la lutte ardente qui s'y déroule, les forêts et les vignobles où le sang doit couler encore « comme le vin du presoir ».

Oui ! quelque temps encore, hélas ! mais un jour prochain, l'Alsace, si chère à nos cœurs, reprendra sa vraie physionomie : celle d'avant l'annexion, dont Erckmann-Chatrian évoqua jadis la bonhomie patriarcale et les grâces idylliques dans son cordial et sympathique « ami Fritz », et dont le peintre Hansi a fixé, avec quelle justesse et quelle séduction, le décor aimé en ses typiques compositions.

Et ceux qui feraient mine d'en douter, je les convierais à relire la dernière phrase de la lettre que je citais plus haut, et à apprendre par cœur ces mots qui sonnent comme une annonce glorieuse : « Nous ne mettrons plus longtemps avant de fouler les plaines du Rhin. »

A. B.



EN HAUTE-ALSACE. — Vue sur les crêtes en avant du Linge.



Le roi Albert de Belgique est venu visiter les différents fronts de l'armée française.

LA VISITE DU ROI ALBERT

On se rappelle que récemment le Président de la République avait été visiter et passer en revue l'armée belge. Le roi Albert, l'héroïque souverain de la Belgique, a tenu à rendre cette politesse à l'armée française et il a été se promener sur tous les points du front.

C'était l'autre semaine ; le roi Albert arriva au grand quartier général français, où l'attendaient le Président de la République, le ministre de la Guerre et le généralissime. Après les présentations réciproques et la remise de différentes décorations aux officiers des deux états-majors, le roi Albert et M. Poincaré, suivis de généraux belges et français, montèrent dans une auto, qui les conduisit au milieu des troupes.

C'est dans la région de l'Aisne que les deux chefs d'Etat se rendirent tout d'abord : ils passèrent en revue cinq régiments de formation nouvelle, dont



Le Roi se fit présenter les officiers et les soldats qui se sont spécialement distingués, par leurs hauts-faits, ces temps derniers, et leur adressa ses chaleureuses félicitations.

le roi admira beaucoup la mâle allure et auxquels, avec l'impressionnant cérémonial habituel, on remit leurs drapeaux.

M. Poincaré s'adressant aux troupes massées là, leur parla en ces termes :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Je serai certainement l'interprète de vos sentiments unanimes en remerciant Sa Majesté le roi des Belges d'avoir bien voulu parcourir aujourd'hui quelques-unes de vos organisations défensives, visiter plusieurs de vos cantonnements et assister à la remise solennelle de vos drapeaux.

« L'armée française est reconnaissante et fière de l'honneur qui lui est fait.

« Le noble souverain qui a donné au monde l'exemple d'une inflexible droiture et chez qui la bravoure militaire s'allie si étroitement au courage civique, vous offre ici la vivante image des vertus que ces drapeaux doivent constamment représenter à vos yeux.

« Depuis que vos régiments sont formés, vous avez montré que vous étiez dignes de recevoir, à votre tour, la garde de ces glorieux emblèmes. Sur l'Ourcq ou à Chaudun, en Champagne ou aux Eparges, à Chavonne ou à Soissons, à Angres ou à Mesnil-les-Hurlus, à Notre-Dame-de-Lorette ou à la tranchée des Saules, beaucoup d'entre vous ont déjà bravé la mort ; vos unités nouvelles ont rivalisé avec les vieilles troupes les plus renommées ; le 3^e bataillon de tirailleurs a été cité à l'ordre de l'armée après une série d'exploits héroïques ; et lorsque la 48^e division tout entière a été l'objet d'une même citation, le 2^e régiment mixte de zouaves tirailleurs et le 174^e régiment d'infanterie ont pris leur large part des efforts, des sacrifices et des succès communs.

« Recevez aujourd'hui, mes amis, les félicitations du gouvernement de la République et les vœux du pays. Votre tâche est loin d'être terminée. Elle peut être encore longue et ardue. Vous



LE ROI ALBERT I^{er} SUR LE FRONT DES ARMÉES. — Durant le voyage du Roi et du Président, ces présentations, d'ailleurs, eurent lieu à plusieurs reprises. Albert I^{er}, qui suit de très près les opérations et les efforts de nos vaillants troupiers, complimenta chacun suivant ses mérites et sut charmer, par sa bienveillance affectueuse, tous ceux auxquels il s'adressa.



LE RÊVE DU GERMAIN

Faire la guerre, c'est pour le Germain, se ruer sur toutes les félicités matérielles dont son appétit de jouissances lui suggère l'envie : c'est manger, boire, voler, piller, se gorgier de victuailles et de crimes. Les Allemands ont réalisé ce rêve durant le mois d'août de l'année dernière; ils ont, quarante jours durant, satisfait leurs convoitises sur la Belgique saccagée, sur le Nord de la France souillé. Voici douze mois, maintenant qu'ils ont dû en rabattre et qu'ils subissent la volonté contraire de nos armes. Leur rêve s'est écroulé et ils voient que, à l'occasion, la guerre peut devenir une mauvaise affaire... Cloués dans leurs tranchées par les baïonnettes de nos soldats, ils en sont réduits à se rappeler entre eux leurs hauts faits de Liège, Louvain, Malines, Dinant, Rethel, Reims, etc. : le beau temps qui ne reviendra plus..



AU PARC D'AVIATION. — Les deux Chefs d'Etat assistèrent au départ d'une escadrille aérienne prenant son vol pour aller effectuer une opération, dont les communiqués nous ont parlé et qui fut très brillante.

l'accomplirez vaillamment jusqu'au bout et un jour viendra où vous rapporterez dans les plis de ces drapeaux la victoire du droit et la liberté des nations.»

Après ce très beau et très patriotique discours du Président de la République, les troupes défilèrent en ordre superbe. M. Poincaré et son hôte royal se rendirent alors dans un observatoire d'artillerie, d'où ils purent embrasser d'un coup d'œil toutes les lignes de défense françaises et allemandes.

Le Président offrit au Roi un déjeuner auquel furent également conviés le ministre de la Guerre, le général en chef, la suite royale, le général commandant l'armée au milieu de laquelle on se trouvait et ceux qui sont placés à la tête de ses différents secteurs.

Le programme de la visite royale comportait ensuite l'examen de plusieurs cantonnements de l'Oise et de la Somme, la revue d'une division active, puis des visites aux organisations défensives, aux centres de résistance et aux tranchées de première ligne.

A plusieurs reprises le roi ne put cacher les sentiments d'admiration que lui inspirait l'ingéniosité avec laquelle nos vaillants soldats ont édifié leurs demeures pour se mettre à l'abri des obus ennemis. Les profondes cavernes qui ont été creusées au milieu des bois et où se réfugient les nôtres, ont littéralement émerveillé le souverain belge.

Le soir, dîner au grand quartier général, où le général en chef reçut les deux chefs d'Etat.

Après le repas, le roi Albert et M. Poincaré montèrent dans un train qui, durant la nuit, les emmena aux armées de l'Est.

Dès huit heures le lendemain, on arriva en un point situé entre Nancy et Lunéville où eut lieu la revue de tout un corps d'armée qui manœuvra magnifiquement. Sur le terrain de la revue, le Président remit ses drapeaux à la troisième brigade du Maroc et lui adressa une fort vibrante proclamation, dont je donnerai ces extraits :



Un fusilier marin, habitué aux combats aériens, expliqua au Président et au Roi, la manœuvre des mitrailleuses qui font si bien descendre vers le sol, les aviatiks blessés à mort.



De stupéfiantes prouesses furent exécutées par nos aviateurs en l'honneur du souverain ami et des hautes personnalités qui l'accompagnaient. Looping, glissements sur l'aile, renversements, etc..., rien ne fut ménagé.

... « Carlepont et Tracy-le-Val, Bailly et Quenneviers, le Bois-Saint-Mard et la route de Nampcel, tous ces noms s'étaient déjà inscrits, en traits de feu, aux premières pages de vos annales, lorsque, dans une lutte pied à pied qui a duré plus de seize jours, vous avez enlevé à l'ennemi tous les points d'appui fortifiés qu'il tenait à l'ouest du canal de l'Yser et l'avez définitivement rejeté sur la rive orientale.

« Vous avez ainsi victorieusement commencé, avant de revenir vous battre aux environs d'Arras, la libération de cette généreuse Belgique, dont l'auguste souverain a tenu à vous apporter lui-même aujourd'hui ses remerciements et ses félicitations.

... « Recevez ces drapeaux, couvrez-les d'une gloire nouvelle et faites-les flotter bientôt sur l'Europe affranchie. »

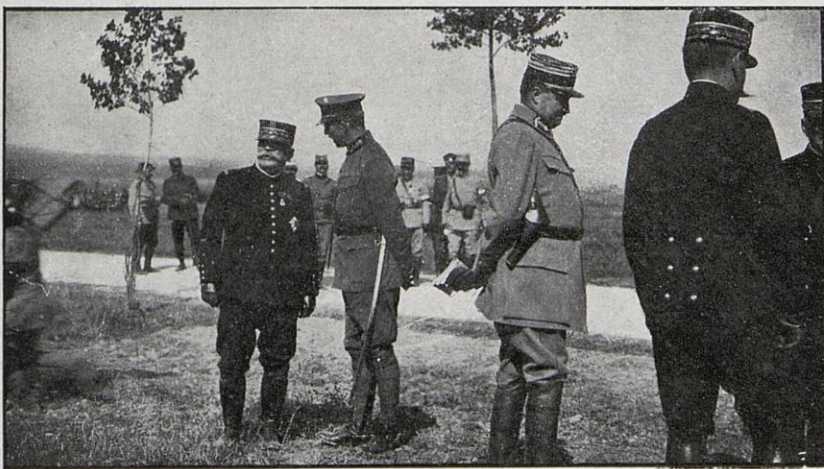
Après un défilé tout particulièrement impressionnant, les troupes regagnèrent leurs cantonnements, où le Roi et le Président se rendirent aussi pour voir de plus près les conditions d'existence de nos chers troupiers sur toute cette partie du front.

Le Président retint à déjeuner, avec le Roi et sa suite, les généraux Dubail, Gérard, etc. L'après-midi fut consacrée à un pèlerinage au grand couronné de Nancy, à une visite au parc d'aviation et à la section de bombardement, puis à des pointes poussées jusqu'à nos postes d'observation.

Le Roi, fort satisfait de tout ce qu'il avait vu, félicita chaudement chefs et soldats. Il distribua un certain nombre de décorations belges aux généraux et aux troupiers dont on lui avait signalé la brillante conduite.

Le roi Albert et M. Poincaré regagnèrent ensuite leur train où ils dînèrent en tête à tête. Dans la nuit le convoi se divisa en deux tronçons : l'un d'eux emmena le Roi et sa suite vers Dunkerque, tandis que le second ramenait le Président, le ministre et les états-majors à Paris, où ils arrivèrent à sept heures et demie du matin.

A. J.



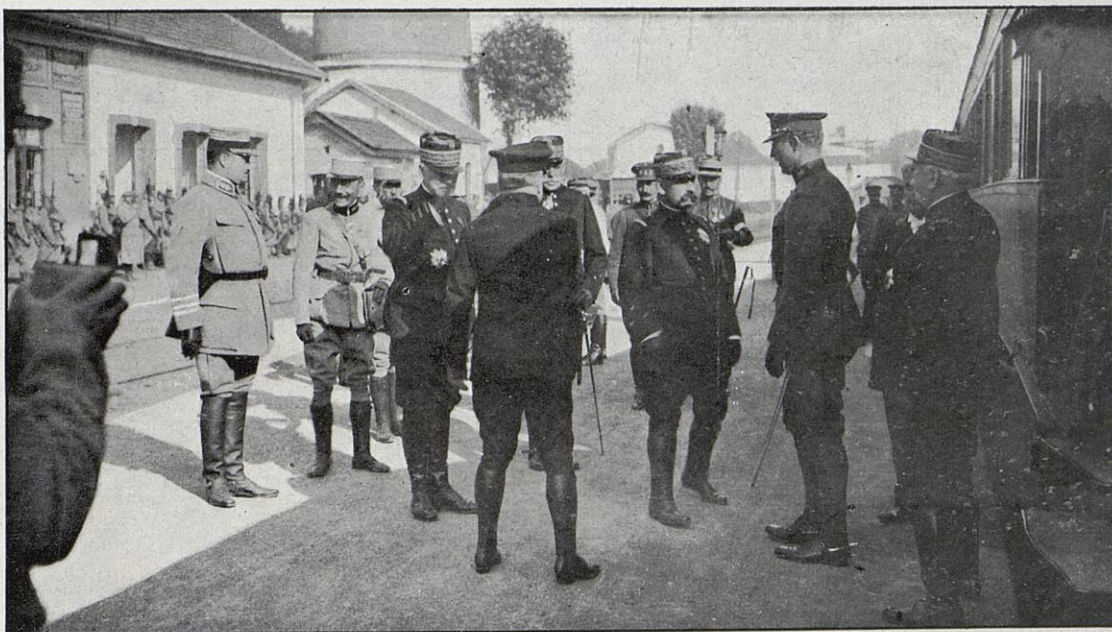
Le roi Albert s'entretint longuement et très cordialement, à plusieurs reprises, avec le Généralissime.



Le Président Poincaré décora des officiers des nations alliées, et devant les troupes leur donna l'accolade.



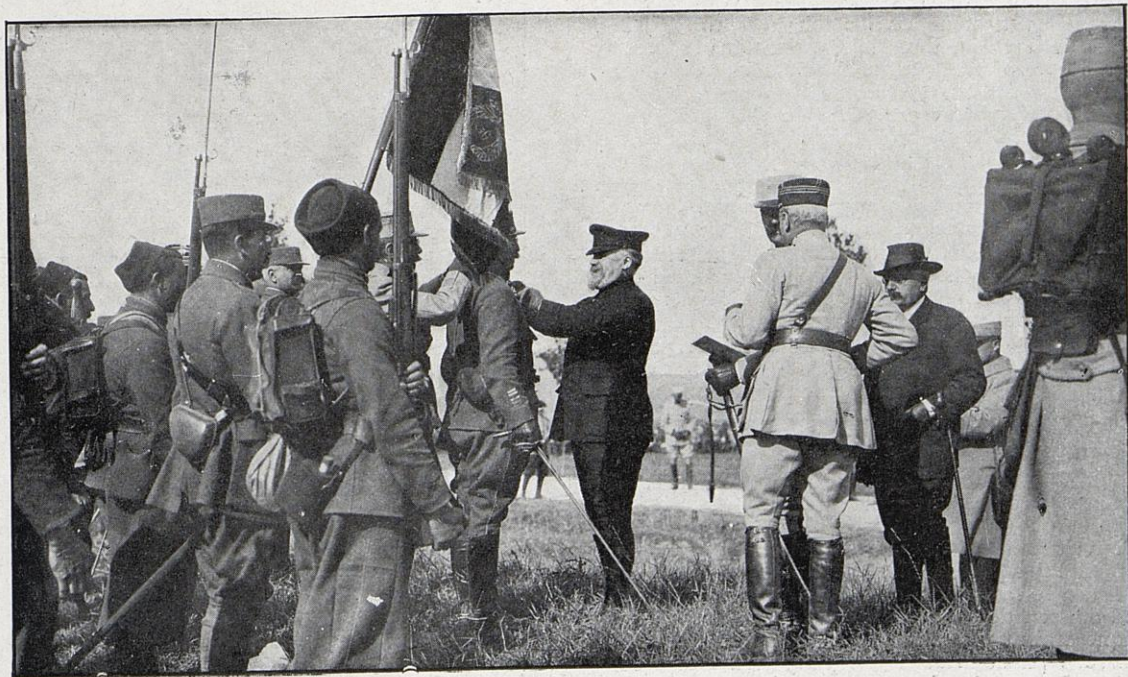
Les deux Chefs d'Etat allèrent assister à des expériences de bombardement par des aéros.



Le Roi et le Président, en une petite gare de l'Est, reprirent place dans leur train spécial, pour se rendre sur un autre secteur du front.



En Lorraine, le Roi et le Président, poussant très loin leurs investigations, après avoir visité les points d'appui placés en avant de nos lignes, gagnèrent des postes d'observation, d'où ils inspectèrent toute l'étendue des défenses ennemies.



Après la revue de tout un corps d'armée, dans l'Est, le Président décora le colonel d'un régiment de Marocains qui, en maintes circonstances, fit preuve de la plus extrême bravoure.



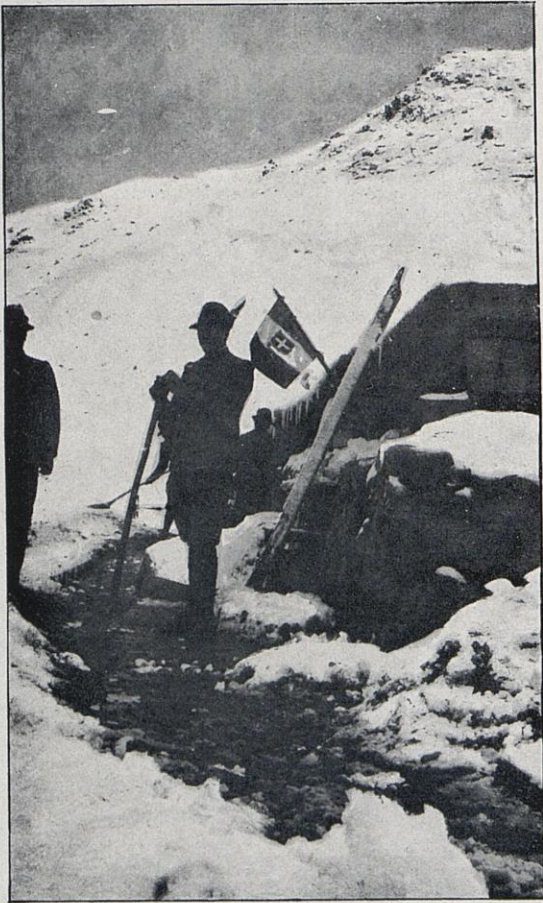
Puis le Chef de l'Etat remit leurs drapeaux aux troupes formant une des brigades du Maroc.



UN CAMPMENT DANS LES ALPES ITALIENNES. — A 3.000 mètres d'altitude, le campement et le ravitaillement des troupes constituent un problème qu'ont su merveilleusement résoudre l'ingéniosité des chefs et la vaillance des soldats italiens. Les tentes sont ici dressées dans la neige et les soldats qui figurent sur cette photographie ne semblent pas trop souffrir de l'inconfort de leur situation.

SUR LE FRONT ITALIEN

Il est dit que toutes les appréciations peu obligeantes de Guillaume de Hohenzollern sur ses adversaires seront démenties par les circonstances,



Une cabane d'alpins italiens construite en pleine neige dans un site des Alpes carniques et où veille jour et nuit une sentinelle.

car après avoir parlé avec le plus superbe dédain de « la méprisable petite armée anglaise » qui, depuis plus d'une année, lui prouve qu'il faut pourtant bien compter avec elle, il a raillé assez lourdement nos autres alliés, les Italiens, en les traitant de « mandolinistes ».

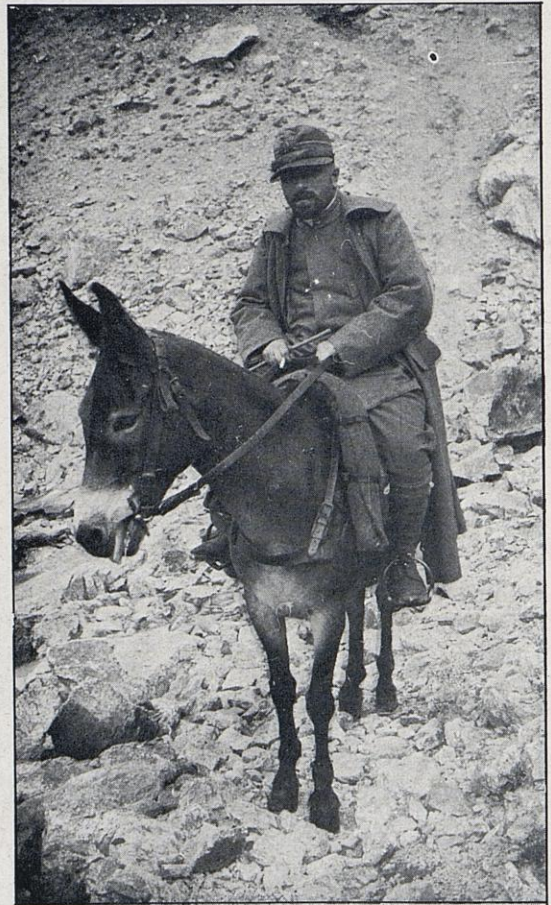
Or, il se trouve que ces *virtuoses* lui démontrent péremptoirement, ainsi qu'à son digne compère, le vieux Habsbourg, que l'on peut exceller dans l'art de chanter des Barcarolles au clair de lune, sans que cela empêche, l'heure venue, de se battre héroïquement, et c'est ce qu'ils n'ont cessé de faire, du reste, depuis leur entrée en campagne, en poussant énergiquement et victorieusement leur irrésistible avance.

Le poète inspiré, Gabriele d'Annunzio, dont l'ardente parole a entraîné ses compatriotes au combat, a résumé dans son message aux Triestins, ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. « — Frères, a-t-il dit, courage et constance. Pour vous délivrer au plus tôt, nous combattons à perdre haleine. Dans le Trentin, dans la Carnie, dans le Cadore, sur l'Isonzo, nous gagnons du terrain tous les jours. Il n'est pas d'effort de l'ennemi qui ne soit brisé par la valeur des nôtres... Bientôt le Carso sera conquis. C'est moi qui vous le dis, qui vous le jure, mes frères ; *notre victoire est certaine...* La fin de votre martyre est proche. L'aube de notre allégresse est imminente... Je vous jette en gage de ma promesse, ce message et mon cœur ».

Et les Triestins peuvent dire, à bon droit, que cet encouragement leur est tombé du ciel, car c'est un « vélivole », piloté par Annunzio lui-même qui le leur a transmis en planant sur leur ville.

L'écho de ce verbe prophétique s'est répercuté d'un bout à l'autre de la péninsule, en faisant vibrer tous les cœurs, et la nature elle-même semble vouloir partager la fièvre qui tient les peuples à l'heure actuelle, lorsque les trois grands foyers volcaniques de l'Italie viennent d'entrer simultanément en ébullition. Tandis qu'une forte éruption du Vésuve coïncide avec l'agitation très vive de l'Etna où deux cratères nouveaux viennent de s'ouvrir ; tandis que le Stromboli lance sa lave ardente jusqu'à la mer, à l'autre extrémité de l'Italie, le canon tonne, et l'agitation des êtres est à l'unisson de celle des volcans. Agitation patriotique offrant un émouvant spectacle et dont nous suivons passionnément les péripéties. Notre confrère Georges Prade, admis par le gouvernement et l'état-major italiens à suivre sur le front même

les opérations de guerre, a évoqué, de façon fort pittoresque, le cadre de la lutte, front immense de hautes montagnes coupé de lacs et de rivières qui va du Stelvio, à la frontière suisse, jusqu'à l'Adriatique, et ainsi le décrit-il : « Les vallées



A 3000 mètres d'altitude, un seul moyen de locomotion : le mulet, dont les pattes solides et nerveuses franchissent tous les obstacles.

s'étendent à l'infini et l'Alpe, rempart géant, monte, monte vers l'Autriche, jusqu'au point où de lourdes vapeurs écrasent les cimes et les enveloppent d'inquiétude et de mystère.....

« Quelle guerre étrange, incroyable, incompréhensible, pour ceux qui ne l'auront pas suivie. Guerre où dédaignant les routes faciles mais dangereuses des vallées, le soldat chemine éternellement de cime en cime dans les brouillards et sous la pluie froide, en plein mois d'août, hissant là haut fusils, munitions, vivres, canons de montagne, et même, comme ici, des pièces de plus de quatre tonnes, des coupoles plus lourdes encore ; abattant des arbres, comblant les ravins, perçant les roches dans l'effort gigantesque et collectif de milliers d'hommes qui semblent des fourmis au travail...

« Il faut à ces batailles effroyables des armées jeunes, enthousiastes, des corps aux muscles souples, des cœurs bien accrochés au physique comme au moral.

« Les hommes sont admirables ».

Le généralissime Cadorna qui est pour les Italiens, ce que « notre » Joffre est chez nous, peut en être justement fier. Lui-même réunit en sa personne toutes les vertus guerrières.

De ses séjours d'antan à Vérone, date sa connaissance parfaite de tous les coins de la frontière autrichienne, et il l'a prouvé lors de la préparation de la campagne actuelle, dans les conseils de généraux chargés d'en établir les lignes définitives, en étonnant ses interlocuteurs par la promptitude avec laquelle il leur indiquait les différentes positions créées ou à créer, et en énumérant avec une précision remarquable les difficultés ou les avantages naturels du moindre passage.

— Eh bien ! Sire, que vous semble à présent des « mandolinistes », pourrait-on dire au Kaiser ?

Vous avez éprouvé déjà, en la personne de vos fidèles alliés autrichiens, que les Italiens ne se contentaient pas de chanter à ravir : « Santa Lucia », ou « Addio ! mia bella Napoli », et qu'ils s'étaient merveilleusement entendus à bousculer les soldats de François-Joseph. C'est une toute autre sérénade que celle à quoi vous vous attendiez de leur part, n'est-il pas vrai ? Mais c'est encore de la musique où le canon fait sa partie, et qui, somme toute, ne doit pas vous déplaire puisque c'est vous qui, dans cet infernal concert de mitraille, avez donné le premier le signal de l'attaque.

Les récentes nouvelles coïncidant avec la publication de notre numéro, confirment l'excellence de la méthode de combattre des Italiens, infiniment plus rationnelle que celle des Autrichiens. Ces nouvelles nous apprenant la déroute de l'Autriche sur le Carso, où les combats se sont livrés à trois mille mètres d'altitude, et où, après la fuite de l'ennemi, les Italiens se sont renforcés sur la position conquise. Bravo ! les « mandolinistes ». Et de quel cœur ils y vont !

Nous n'en voulons pour preuve que la résistance enragée qu'ils font plutôt que de se rendre. Aussitôt qu'une patrouille se trouve cernée, nous raconte un envoyé spécial, ne fut-elle que de quatre hommes, elle doit former le carré, et résister tant qu'elle a des munitions ou des moyens de se défendre. De petits détachements se trouvant dans cette extrémité se sont fait massacrer plutôt que de se rendre ; d'autres ont été secourus à la dernière minute.

Les Autrichiens y font moins de difficulté, et l'on a même remarqué qu'ils se rendaient volontiers.

La raison vient de la différence du moral des deux armées. Bien que les informations de Vienne affirment que toutes les attaques italiennes ont toujours été repoussées, ce vain subterfuge ne suffit plus à faire renaître la confiance chez les soldats, et il est fréquent d'entendre les hommes dire : « A quoi bon sacrifier sa vie pour une cause perdue ? » Ne leur avait-on pas promis que la campagne d'Italie ne serait pour eux qu'un jeu ? Or, la réalité les a déçus, en contrastant amèrement avec les fallacieux espoirs qu'on leur avait donnés.

Tout autrement en est-il dans l'armée italienne où le soldat, est convaincu de la justice de la cause qu'il défend et se repose sur ses chefs avec une confiance à toute épreuve. A l'exemple du roi des Belges qui reste en perpétuel contact avec son armée, le roi Victor-Emmanuel veut aussi sa part de travaux et de périls, et sa fréquente présence sur le champ des opérations procure un puissant réconfort à ses troupes.

Et que l'on ne croie pas que ces considérations optimistes nous soient inspirées par la sympathie que nous ressentons pour nos alliés d'outre-mont, car nous les recueillons dans une feuille d'un pays neutre dont, par conséquent, on ne peut contester l'entière impartialité.

Nous ne pouvons que nous associer aux éloges qu'elle donne au calme, à la sérénité et à la confiance qui dominent au front italien, en y voyant les indices d'une rapide victoire, et en espérant que, bientôt, luira cette « aurore d'allégresse » que le poète, en ses accents prophétiques annonce aux siens et, par conséquent, à nous-mêmes.

P. DE C.



DANS LA RÉGION DU STELVIO. — Un groupe de mitrailleurs alpins décharge méthodiquement leurs projectiles meurtriers contre l'ennemi, à 2,700 mètres d'altitude.

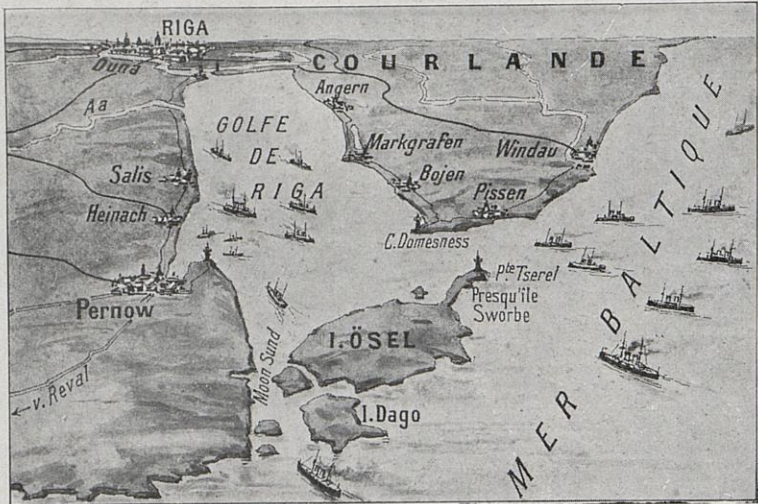


DANS LES CARNIOLES. — Une tranchée construite en haute montagne par les soldats italiens qui achèvent son organisation en y creusant des abris solides et impénétrables.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Si l'on s'en tient à la lecture au jour le jour des communiqués officiels, la semaine du 21 au 28 août paraît, au premier aspect, presque vide d'épisodes intéressants sur le front occidental de la guerre, parce que sur aucun point il ne s'est produit de combat fixant plus particulièrement l'attention. Mais il en est tout autrement si on groupe les faits et si on les récapitule ; on constate alors une dépense considérable d'activité, toute à notre avantage. Les attaques allemandes, j'entends les



LE GOLFE DE RIGA.

attaques faisant sortir les troupes d'infanterie de leurs tranchées pour marcher à l'assaut, ont été rares. Cependant, il faut signaler une contre-attaque en Artois, au nord de Souchez, qui a permis à l'ennemi de reprendre pied dans une tranchée que nous venions de lui enlever. C'est d'ailleurs le seul succès, et il est mince, à son actif. Une autre tentative dans la même région, une sur la Somme et une en Lorraine, toutes trois faites sans énergie, ne lui ont valu que des pertes. On ne s'explique pas ce qu'il pouvait espérer d'actions conduites de cette manière, par de faibles effectifs. Dans les Vosges, les efforts des Allemands ont été beaucoup plus énergiques contre nos nouvelles acquisitions au nord et au sud de la vallée de la Fecht, sur les hauteurs qui dominent Munster. Ils y ont subi de sanglants échecs, tandis qu'une nouvelle offensive de notre part, sur les crêtes du Linge, nous a permis d'y faire de nouveaux et importants progrès, en dépit d'une résistance acharnée et de contre-attaques répétées.

En dehors de ces faits, sur tout l'ensemble du front, la lutte d'artillerie a été intense, et partout nos pièces de gros calibre ont de plus en plus pris sur celles de l'ennemi un ascendant marqué.

Mais les grands succès de la semaine appartiennent à nos escadres d'aviation. Leurs opérations ont pris un remarquable développement. Elles ont bombardé, en territoire français, d'abord à deux reprises les gares de Tergnier et de Noyon, où elles ont allumé des incendies ; la gare de Bois-leux, au sud d'Arras, sur la ligne d'Amiens ; puis celles du Grand-Pré, Cornay, Fréville en Argoonne, Châtel, qui toutes se trouvent sur le chemin de fer desservant Apremont, au nord de Varennes, par la vallée de l'Aire ; ligne qui se détache de l'embranchement de Challerange, déjà bombardé, au sud de Vouziers. Dans la même région, les gares de Cierges et d'Ivoiry ont été atteintes également, sur le chemin de fer de campagne embranché dans la vallée de la Meuse pour desservir la position allemande de Montfaucon. Ensuite, il faut citer les cantonnements des troupes allemandes en Woëvre, à Pannes, Essey et Saint-Baussant, qui se trouvent dans la direction du sud-est de Thiaucourt et à l'ouest du bois de Mortmare ; enfin, le parc d'aviation ennemi de Vitry-en-Artois.

En Belgique, une expédition combinée, franco-anglaise, d'avions et d'hydravions, a bombardé et incendié la forêt d'Honthulst, entre Ypres et Dixmude. En territoire ennemi, nos escadres aériennes se sont adressées aux gares de Lorrach et d'Offenbourg. Les usines de guerre allemandes ont été aussi attaquées : celle des gaz suffoquants de Dornach, près de Mulhouse ; celle de Mulheim ; enfin, et ce fut la plus belle opération, menée par une escadre de 62 appareils, les hauts-fourneaux de Dillingen, au nord de Sarrelouis, 150 obus y ont été jetés avec précision.

Voilà une belle série de très intéressantes entreprises, effectuées avec un plein succès, sans pertes, en quelques jours. Mais nous regrettons de n'avoir que fort peu de renseignements sur les résultats matériels obtenus. Les aviateurs n'ont ni le loisir,

ni la possibilité même de les constater ; ils ne peuvent guère en juger que par la fumée des incendies qu'ils ont allumés. D'autre part, les journaux allemands se gardent bien d'en parler. Ce n'est donc qu'à la longue, par des correspondances fortuites, ou par des prisonniers, quand eux-mêmes en sont informés, que nous pouvons en recevoir quelques nouvelles.

Depuis une semaine, la situation réciproque des armées allemandes et russes dans la région nord, entre Riga et Kovno, a peu changé. Après la prise de Kovno, l'ennemi a lentement progressé dans la direction de Vilna ; mais évidemment ce n'est là qu'un retard, et en prévision d'une avance prochaine, Vilna a été évacuée par les administrations, par les habitants, et vidée de tout ce que l'ennemi aurait pu y trouver d'utilisable. Toujours dans la même prévision, les forces russes qui se sont jusqu'ici maintenues en avant du Niémen moyen, entre le fleuve et la frontière de Prusse orientale, ont été ramenées en arrière, et passent progressivement de la rive gauche à la rive droite, sans y être d'ailleurs nullement forcées par la pression de l'ennemi.

Quant à l'opération de l'extrême gauche allemande sur Riga, combinée avec une action navale dans le golfe, elle est pour le moment déjouée par la brillante victoire remportée sur la flotte allemande par la flotte russe. En même temps que l'escadre allemande essayait une véritable défaite, les troupes de débarquement envoyées vers Pernow, à plus de 150 kilomètres au nord de Riga, y ont éprouvé un échec non moins grave. Tout ceci est, sinon définitivement arrêté, du moins enrayé jusqu'à nouvel ordre, et chaque jour nous rapproche de la mauvaise saison.

Que la gauche allemande soit retardée, c'est une affaire très importante. Mais les Russes ne perdent pas de vue qu'après Vilna, destinée à être occupée à bref délai, l'objectif allemand sera Minsk, et que Minsk n'est qu'à 120 kilomètres au delà de Vilna. Or, à Minsk, la ligne de défense qui passe par Bielostock, la forêt Bialowieska et Brest-

vers le centre de l'empire, reste en relations directes avec son inépuisable réserve d'hommes, avec toutes ses ressources, avec la production maintenant activée du matériel et des munitions. Elle ne peut que se renforcer à tous égards, tandis que plus l'armée allemande pénétrera loin dans les steppes russes, plus elle s'affaiblira. Nous verrons où elle en sera quand arrivera l'hiver. Les critiques militaires allemands eux-mêmes ne dissimulent pas l'embaras de la situation à prévoir. Une autre éventualité les préoccupe : la chute possible des Dardanelles, dont le résultat immédiat, dans les quarante-huit heures, serait la prise de Constantinople, l'ouverture des détroits, la fin de la guerre en Turquie, la possibilité de recevoir d'Europe ce que les usines russes n'ont pas encore pu fournir en quantité suffisante, pour répondre à la fantastique consommation d'armes, de munitions, et d'outillage de toute nature. Enfin, une autre conséquence forcée de la chute des Dardanelles, ce serait le changement d'attitude des États balkaniques.

Tout ceci constitue un ensemble tellement important, que si l'événement se produit en temps utile, nous devons y voir, au point où en sont les efforts de l'Allemagne et de l'Autriche, le commencement de la fin. Mais l'opération des Dardanelles, d'abord entreprise avec des moyens insuffisants, rencontre d'énormes difficultés. La mise en œuvre des forces les plus puissantes est nécessaire ; il ne faut pas nous le dissimuler. Général BERTHAUT.

LE CONQUÉRANT DU SUD-OUEST AFRICAIN

Une des préoccupations qui guidèrent les Allemands quand ils déchaînèrent la terrible guerre qui ensanglante l'Europe, était de se procurer des colonies.

Les choses ne tardèrent pas à tourner à l'encontre des espoirs du Kaiser, de ses ministres et de ses sujets. Très rapidement l'Allemagne perdit ses possessions du Togo, de Kiao-Tchéou, de la Nouvelle-Guinée et des Archipels voisins. Il ne restait plus à nos barbares ennemis que leur sud-ouest africain, dont ils étaient très fiers, et pour lequel ils avaient fait de très gros sacrifices.

Du sud-ouest africain allemand, les sujets de Guillaume espéraient bien pouvoir faire la conquête morale et pacifique de leurs voisins les Boërs.

Le général Botha a réduit tous ces beaux projets à merci. Par un rapide mouvement d'enveloppement, brillamment exécuté, il sut amener la soumission des Allemands.



LE GÉNÉRAL BOTHA A PRÉTORIA. — A son retour de sa campagne victorieuse dans l'Afrique allemande du Sud-Ouest, le général harangue plus de 10.000 personnes accourues pour l'acclamer.

Litowsk est largement tournée par le nord. La conclusion nécessaire est que tout en retardant par leur droite la marche de l'ennemi sur Minsk, les Russes doivent replier leur centre et leur gauche, de façon à soustraire encore une fois leur armée à la menace d'enveloppement. Aussi apprenons-nous qu'après une défense héroïque des arrières-gardes, Brest-Litowsk est abandonné. Le contraire eût été fort dangereux. Il faut que les Russes se replient tant que les Allemands avanceront ; pour eux, c'est la plus sage conduite à tenir. Céder plus ou moins de terrain, quitter des places démantelées, et qui d'ailleurs ont joué leur rôle, quelque pénible que soit le sacrifice imposé, n'est rien au prix du salut de l'armée. Cette dernière, en se repliant

Vainqueur, le général Botha se montra magnanime : les conditions de paix qu'il imposa aux vaincus furent d'une rare douceur. Les officiers allemands étaient prisonniers sur parole ; ils gardaient leurs armes et pouvaient choisir leur demeure ; les hommes de troupes étaient internés, mais ils gardaient leur fusil, sans que, il est vrai, des munitions leur fussent laissées ; quant aux réservistes ils rendaient leurs armes, signaient un engagement de ne pas reprendre les hostilités et retournaient dans leurs foyers.

Le gouvernement anglais, désireux de récompenser le général Botha de ses glorieux faits d'armes décida que, dorénavant, l'ancienne colonie du sud-ouest africain-allemand s'appellerait le Bothaland,



PREMIER ANNIVERSAIRE (Composition de Paul Thiriat.)

Nous célébrerons dans quelques jours, avec la discrétion qui convient encore et que tant de deuils imposent à nos cœurs, le premier anniversaire de la bataille de la Marne, qui se termina, le 12 Septembre 1914, par la défaite et la retraite des Allemands en marche sur Paris. Cette allégorie symbolise nos états d'âme en ces jours d'anniversaires tragiques et glorieux, où nous pleurons les morts héroïques, vers qui montent tout ensemble notre Souvenir et notre Reconnaissance.

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES MILITAIRES

S'agit-il des invalides de la guerre, de ces glorieux mutilés, en immense quantité hélas ! qui sont rendus à la vie civile en de telles conditions qu'il leur est impossible ou difficile de gagner leur vie travaillant ? Le gouvernement a institué pour eux des gratifications de réforme ; mais cette libéralité est loin d'être suffisante. Quel sort peut être réservé à un soldat impotent qui touchera une pension d'environ deux francs par jour ? Des nombreuses institutions officielles

Ecole nationale des estropiés et mutilés.

A l'Asile national de Saint-Maurice (ancien asile de Vincennes), le docteur Bourrillon, l'éminent directeur, a, d'accord avec M. Jules Brisac, directeur de l'important service de l'hygiène et de la santé publiques au Ministère de l'Intérieur, créé des ateliers de mutilés. C'est la solution d'un problème social de la plus haute importance, car on peut se demander avec anxiété ce que deviendront ces pauvres soldats impotents, une fois qu'ils seront rendus à la vie civile. Et il n'y a pas seulement les hommes dont l'amputation ou la mutilation frappent notre vue et notre imagination ; il faut pourvoir à l'avenir de tous ceux



NOS ÉCRIVAINS A L'ARMÉE. — Le docteur Guillaume Livet, romancier et auteur dramatique bien connu, après avoir été en Serbie chirurgien en chef de l'hôpital de réserve n° 4 est revenu en France où, en sa qualité de chirurgien en chef de la place de Brive, il prodigue à nos blessés les soins les plus fervents et les plus éclairés.

ou privées se sont formées pour venir en aide à ces héros obscurs. Une d'entre elles, qui a soulevé un enthousiaste mouvement de charité est l'Assistance aux mutilés et invalides de la guerre, présidée par M. Maurice Barrès, et pour laquelle l'*Echo de Paris* a déjà récolté plus d'un million et demi. La Croix-Rouge a fondé l'Assistance aux mutilés pauvres, dont le titre seul indique le but. Le *Matin* a créé un Bureau de placement des mutilés et réformés qui a déjà rendu de signalés services dans son rôle d'intermédiaire entre patrons et employés. La Croix de Lorraine rouge est une société d'assistance aux mutilés qui, sans posséder les moyens de propagande et de diffusion d'un grand organe comme le *Matin*, a une action très appréciable. L'Assistance publique, elle non plus n'est pas restée en retard, avec son

qui, par suite de paralysie, d'ankylose, de lésions, de maladies nerveuses, ne pourront plus exercer leur profession. Un teneur de livres privé d'une jambe pourra comme autrefois exercer sa fonction de comptable ; mais un dessinateur, un pianiste, un dactylographe, amputés du bras droit ou même d'un doigt, ne seront plus aptes à leur profession et peuvent être des proies certaines pour la misère. Compter sur une situation donnée par l'Etat serait un leurre pour ces soldats infirmes, car le nombre des emplois sera restreint et le nombre des solliciteurs considérable. Pour assurer à ces braves mutilés l'indépendance, une vie normale et honorable, le docteur Bourrillon a créé à l'Asile de Saint-Maurice une école où se donne une éducation pratique destinée à permettre l'exercice d'un nouveau métier adapté à l'invalidité de chacun.

Ce métier est complètement en dehors du montant de la pension, et chaque soldat peut choisir la profession de son goût. Les ateliers de dessin industriel, de sténodactylographie, de cordonnerie, tailleurs, bourreliers, bijoutiers, fonctionnent à souhait. La rééducation des infirmes se fait normalement. Certains au bout de quatre mois gagneront leur vie. Le résultat est magnifique.

La Société des Amis des Soldats Aveugles, qui fonctionne sous la présidence de M. René Valléry-Radot, vient en aide moralement et matériellement aux malheureux combattants atteints de cécité. Elle offre aux soldats aveugles le moyen d'aller se réconforter au sein de leur famille, elle accorde aux parents le voyage et la subsistance lorsqu'ils veulent venir voir leurs enfants en traitement dans les hôpitaux. Son but est des plus nobles.

On a pensé à tout ; chacun a eu son idée bienfaisante et humanitaire et l'a mise sur pied. La ligue des Patriotes a fondé le Secrétariat des Soldats qui se charge de faire la correspondance pour les militaires illettrés ou incapables d'écrire par suite de mutilation. Il y a des secours pour les Serbes, pour les Polonais, des œuvres de livres et de journaux illustrés pour les soldats du front et des hôpitaux ; il y a la Tasse de Café pour les militaires des hôpitaux civils, la Goutte de Café pour ceux qui passent en chemin de fer ; il y a des comités pour fournir du tabac aux soldats français et belges ; il en existe même qui se chargent de procurer des distractions dans les hôpitaux, d'amener aux blessés des conférenciers, des matinées d'artistes. Que sais-je encore ?

Et dans ce mouvement magnifique de charité patriotique les Américains, amis de la France, se manifestent par une générosité qui mérite une mention à part. M. Herrich, l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Paris, a fondé un comité chargé de centraliser et de distribuer les libéralités splendides expédiées d'Amérique pour les soldats de France et des armées alliées. Le « Lafayette Fund » envoie de New-York des milliers et des milliers de sacs contenant des vêtements, du linge, des tricots, du tabac pour les combattants. Et je n'aurai garde d'oublier les généreux dons du Comité France-Amérique, du Comité de Québec et de Montréal, l'Aide à la France, la donation de 500.000 francs de M. Stillman, les deux millions de francs adressés par la ville de New-York à diverses œuvres françaises.

Voilà ce qui a été fait — et ma revue est très incomplète — pour soulager les maux de la guerre parmi les soldats. Nous allons voir que l'élan n'a pas été moins spontané ni moins large pour combattre ce que j'appellerai la misère civile.

(A suivre.) Louis SCHNEIDER.

LA MODE

Je viens d'admirer à votre intention, mes chères lectrices, les collections de nos grands couturiers. Tous les modèles sont prêts et je peux vous en donner la primeur, en quelques aperçus.

Il semble que les soieries et le velours dominent cette saison. Par un ardent patriotisme, l'élégante tient à faire travailler surtout nos industries françaises les plus éprouvées par les événements. Les acheteurs étrangers sont venus de toutes parts... admirer et choisir les inimitables créations du goût français.

L'ampleur est la note de la saison, l'écourté des robes demeure. Quelques maisons classées pour leur haute fantaisie, essaient le genre « crinoline », d'autres, le drapé en « pou », à la « Grévin », évoquant l'odieuse tournure.

Certaines maisons enfin nous montrent les grâces désuètes du second Empire



Robe de taffetas noir à haute ceinture écossaise.

LA GRANDE TOMBOLA organisée par LA PRESSE FRANÇAISE

Nos soldats sur le front combattent, avec un héroïsme qui n'a jamais été égalé. Nous autres, les civils de l'intérieur, nous avons notre part de devoirs. Le plus impérieux n'est-il point de nous priver de quelques sous ou de quelques francs, afin de réunir des millions pour soulager ceux que cette guerre a si durement éprouvés ?

La Journée du 26 septembre nous fournira l'occasion d'accomplir ce devoir ; nous l'accomplirons avec d'autant plus de joie, que cette Journée sera organisée au profit des principales œuvres qui ont accepté, depuis bientôt un an, la lourde tâche de venir au secours de tous ceux, militaires ou civils, que la guerre a frappés.

Mais, en raison même de la quantité d'œuvres à secourir et de leur importance, il faut que la Journée du 26 septembre représente une grosse recette.

Cette grosse recette, on la fera, grâce à une tombola.

Certes, on aura recours, comme toujours, aux milliers de charmantes vendeuses qui seront les meilleures auxiliaires de notre succès. Mais elles n'offriront ni médaille, ni insigne.

Elles offriront une petite pochette de papier, dont la face supérieure portera une exquise composition inédite de l'illustre maître Luc-Olivier Merson.

Ces pochettes contiendront soit une reproduction en couleurs d'un dessin signé d'un nom célèbre, soit un numéro.

Cent mille de ces enveloppes contiendront un numéro — de 1 à 100.000 — donnant droit à un tirage qui sera fait au Crédit Foncier de France, comme pour les obligations. Tous les numéros sont remboursables en bons.

Il y aura un bon de 25.000 francs ; un bon de 10.000 francs ; un bon de 5.000 francs ; un bon de 3.000 francs ; cent vingt bons de 1.000 francs ; deux cent cinquante bons de 500 francs ; et ainsi de suite jusqu'à 5 francs.

Avec ces bons, selon leur valeur, vous pourrez vous présenter dans n'importe quel magasin de Paris ou de Province.

Vous achèterez ce qui vous plaira, ce dont vous aurez besoin, et vous paierez avec votre bon. A partir du jour où il vous sera remis par le Crédit Foncier, ce bon aura l'exacte valeur d'un Billet de Banque, car le Crédit Foncier le remboursera au commerçant. De sorte que le 26 septembre vous ferez une bonne action à double effet. Directement, ce que vous aurez donné aux vendeuses des pochettes ira aux éprouvés de la guerre, par l'entremise des œuvres choisies pour participer à cette journée ;

indirectement, vous aurez semé un million, peut-être deux, dans le commerce, et vous aurez contribué à la reprise des affaires.

ÉCHOS

POUR LES LOISIRS DE LA TRANCHÉE

Plusieurs de nos correspondants nous ont demandé de leur indiquer des poésies patriotiques, pour envoyer à des soldats afin qu'ils les récitent lorsque, pour se reposer de la lutte, ils organisent de ces *Concerts* ou de ces *Soirées littéraires* dont notre confrère Lenôtre traçait un croquis si émouvant dans son avant-dernier article.

Nous sommes heureux de leur indiquer deux touchants poèmes de M. Joseph Denais : *Tué à l'ennemi* et *Deuil de mère*.

L'auteur dit, que dans ces vers, il a mis « un peu d'encre ; trop peu d'art, mais toute son âme et tout son cœur ». On pourra juger qu'il fut trop modeste, car il y a mis son talent par surcroît. (Librairie H. Leclerc.)

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

que nous ne tenons nullement à faire revivre...

Je sais que la femme actuelle, la Française, transformée depuis des mois, n'accordera qu'un indulgent sourire à ces fantaisies éphémères. En résumé, chez tous, la mode est jolie, bien réellement « nouveau style », entièrement transformée ; de lignes harmonieuses. La taille retrouve sa place, dans les manteaux surtout où elle se trouve très accentuée et qui diffèrent considérablement de ceux de l'an dernier.

Les cols imprimant à ces manteaux une note fort élégante et toute nouvelle. Ils sont très hauts et retombent en torsades. Le col droit a tout à fait disparu ! Les jaquettes courtes se font beaucoup pour les tailleurs classiques. Elles s'harmonisent d'ailleurs délicieusement avec les jupes amples et courtes.

Celles-ci sont de lignes entièrement nouvelles. Parfois, ornées de tabliers devant, de panneaux plissés ou froncés de côté. Pour les robes habillées, toutes en soieries souples ou en velours, ornées de tulle, de mousseline, de fourrures, le ruban sera très employé cet hiver comme complément et accessoire léger des toilettes de satin et de velours.

Les nuances préférées seront encore et toujours le bleu, le noir, mais aussi le vert, le gris, le violet, le mordoré, aux tonalités si douces, de feuilles mortes...

Comtesse MAUD.